

D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij (1835-1920):
d'«Energeia» à «énergie»

Elena Simonato

L'Allemagne des linguistes russes, éd. Céline Trautmann-Waller, *Revue germanique internationale* № 26, 2006, CNRS Editions, p. 35-47.

D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij est sans doute un des représentants les plus originaux du courant psychologique de la lignée Humboldt-Steinthal-Potebnja et sa conception linguistique vaut un détour. Son nom demeure associé dans l'histoire de la linguistique russe à celui de Potebnja, considéré comme son maître. Cette conviction ainsi que la méconnaissance de ses œuvres, jamais republiées après sa mort en 1920, nous poussent à entreprendre une nouvelle analyse de sa pensée à partir des textes d'origine, qui nous permettra d'explicitier ses liens avec les penseurs cités ci-dessus. Nous nous intéresserons plus particulièrement à l'interprétation des thèses de Humboldt par Ovsjaniko-Kulikovskij.

Le «courant psychologique», notion souvent employée dans l'histoire de la linguistique pour désigner l'approche de Potebnja et d'Ovsjaniko-Kulikovskij, réunit des conceptions bien différentes. L'originalité de l'approche de ce dernier se révèle avant tout dans sa manière d'interpréter les idées de Humboldt et de Potebnja. S'il fonde sa « psychologie du langage » [psixologija jazyka], comme il la nommait lui-même, sur la thèse humboldtienne du langage considéré comme activité (*Energeia*), il s'éloigne considérablement de Humboldt en transposant la terminologie du penseur allemand dans le langage de la physique moderne. Dès lors, la thèse humboldtienne des langues dotées de forme, s'en trouve elle aussi profondément modifiée.

D. N. Ovsjaniko-Kulikovskij, élève de Potebnja

Dmitrij Nikolaevič Ovsjaniko-Kulikovskij, académicien, professeur des langues indo-européennes à l'université de Kharkov et critique littéraire, est une figure importante du monde intellectuel russe de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Entre 1876 et 1877, Ovsjaniko-Kulikovskij a assisté, lors de son séjour à Saint-Pétersbourg, au cours donné par I.P. Minaev (1840-1890) « Introduction à la linguistique comparée », qui portait sur le contenu des ouvrages de Humboldt, de Steinthal, de F.M. Miller et de L. Geiger. Il a effectué une partie de ses études à l'étranger, de 1877 à 1882, où il a séjourné à Prague, Genève et Paris, pour se préparer à l'obtention (p.36)

d'une chaire de professeur de grammaire comparée. Lors de son séjour à Paris à l'École des Hautes Études (1878-1882), il étudie les *Védas* et le sanskrit classique en suivant les cours d'A.H.-J. Bergaigne (1838-1888), ainsi que le *Zend-Avesta* et l'ancien hébreu au cours de J. Darmesteter (1849-1894)¹. À son retour en Russie, Ovsjaniko-Kulikovskij relit les ouvrages de H. Paul, F. Bopp, A. Schleicher, G. Curtius, J. Schmidt et A. Leskien². Il connaissait donc bien la linguistique européenne et entretenait d'ailleurs une correspondance avec plusieurs linguistes européens. C'est ainsi qu'il devint en Europe le porte-parole des recherches qui se faisaient en Russie. « Toute nouvelle scientifique du [monde (illisible dans le manuscrit)] russe (Littérature, histoire, philologie) sera bienvenue dans la Critique de la *Revue littéraire* », lui écrit Darmesteter en 1883³. Mais malgré le grand nombre d'ouvrages et d'articles linguistiques publiés de son vivant, Ovsjaniko-Kulikovskij demeure connu des Russes et des slavisants essentiellement comme critique littéraire, et c'est comme « linguiste, critique

littéraire, représentant du courant psychologique » qu'il est présenté dans les dictionnaires encyclopédiques russes, ses ouvrages de linguistique n'ayant d'ailleurs jamais été republiés depuis sa mort en 1920⁴.

C'est en grande partie sur le développement des idées de Humboldt qu'Ovsjaniko-Kulikovskij fonde son article au titre significatif « La science du langage, ses tâches et son avenir » (1888), où il qualifie la théorie de son prédécesseur de « tentative grandiose pour créer une théorie philosophico-psychologique du langage »⁵. Il y reprend plusieurs thèses humboldtiennes, et en premier lieu la vision du langage comme « *Energeia* ». Selon Humboldt le langage est un travail créatif de l'esprit (*eine Arbeit des Geistes*), et son activité est à la fois universelle et individuelle : d'un côté, si l'on pense aux traits communs à toutes les langues du monde, on pourrait dire que l'humanité entière parle une même langue, de l'autre, si l'on pense à l'aspiration des langues à l'individualisation et à des différenciations infinies, on pourrait dire que chaque personne parle sa propre langue.

Outre cette thèse, c'est l'idée humboldtienne de la supériorité des langues dotées de forme par opposition à celles qui en sont privées qui fut fondamentale pour Ovsjaniko-Kulikovskij. Dans son essai intitulé *De l'origine des formes grammaticales*, Humboldt avait défini comme critère de perfection d'une langue « la reproduction fidèle des procédés de l'esprit au moyen des sons⁶ ». Il considérait

(p. 37)
la langue grecque comme parfaite puisque, dotée d'une structure idéale, elle « augmente la force des idées », et qu'elle est, plus que les autres, adaptée à l'exercice de la pensée abstraite. Presque un siècle plus tard, Ovsjaniko-Kulikovskij trouvera de nouveaux arguments en faveur de cette thèse.

Dans sa lecture psychologique de l'œuvre de Humboldt, Ovsjaniko-Kulikovski se fonde en grande partie sur les recherches de Potebnja⁷, qui s'était posé en fondateur de la méthode psychologique en Russie et répondit aux interrogations de son temps en supposant en premier lieu aux théories alors très répandues de la création divine du langage et de sa création volontaire. Potebnja reprochait aux linguistes, notamment à Becker, Schleicher et Millier, de « prendre le développement élevé de l'homme comme acquis et tout prêt » et d'affirmer ensuite que la pensée existe séparément du langage⁸. Pour s'opposer à leur vision, Potebnja analysait, en reprenant les thèses de Humboldt, *l'activité* et le *travail créatif* de l'esprit qui se réalise à l'aide du mot. Il évoque le « rapprochement de la linguistique avec la psychologie, grâce à laquelle l'idée de chercher des solutions aux questions du langage est devenue possible⁹. « Seulement, la psychologie », écrit-il, « ne pourrait inspirer aucun espoir aux philologues si elle restait une science descriptive¹⁰. » La psychologie doit d'après lui rechercher les raisons des phénomènes de l'esprit¹¹ : « Comment la psychologie peut-elle résoudre le problème de la genèse du langage et de son influence dans le développement de l'homme si l'aspiration même à étudier les raisons des phénomènes lui est étrangère ? (...) De toute évidence, dans cet état de la science, son rapprochement avec la linguistique est impossible¹². »

Potebnja partage donc la prémisse théorique de Humboldt qui définit le langage comme *Energeia*. C'est cette définition du langage qui élève, d'après Potebnja, la théorie de Humboldt au dessus de celles -de ses contemporains¹³. Dès lors, dans sa critique d'A. Schleicher, Potebnja s'inspire de la thèse humboldtienne pour affirmer : « Le langage ne s'arrête jamais, - il change, il se développe et crée constamment des formes de pensée nouvelles et plus parfaites. La pensée change avec lui¹⁴. » Potebnja

(p. 38) se révèle un adepte de Kant par sa préoccupation à suivre la manière dont la pensée transforme le matériau « brut » reçu par l'intermédiaire des organes des sens. L'homme, dit-il, a devant lui un monde vaste, tandis que la conscience humaine est très limitée (elle est pareille à une « toute petite scène »). La seule manière d'englober par la pensée un nombre plus

important de phénomènes et de relations consiste à « accélérer l'entrée et la sortie de la scène des pensées » qui s'effectue grâce au langage¹⁵. En se référant à Lotze, Potebnja appelle cette faculté « la condensation de la pensée » [sguščenie mysli]. « L'homme ne peut pas penser autrement qu'humainement », - conclut Potebnja, puisque nous construisons notre monde au cours du processus de connaissance. De ce point de vue, « les lois de l'activité mentale sont les mêmes pour toutes les époques et pour tous les peuples » ; toutefois, les capacités qui les gouvernent changent à travers le temps, et une histoire de la pensée, dont chaque conception du monde représente une étape nécessaire, devient par conséquent possible¹⁶.

Dans *Mysl' i jazyk [La Pensée et le Langage]*, Potebnja énonce son programme scientifique : « Montrer dans les faits [de la langue] la façon dont le mot participe à la création d'une lignée consécutive de systèmes qui englobent les relations de la personnalité avec la nature, voilà la tâche principale de l'histoire de la langue ; nous la comprendrons dans ses grands traits si nous acceptons la thèse d'après laquelle le mot n'est pas le moyen d'exprimer une pensée toute prête, mais un moyen de créer la pensée, il n'est pas un reflet de la conception du monde déjà constituée, mais un moyen de la constituer¹⁷. » Les concepts, explique-t-il, sont créés par la force du mot (c'est-à-dire au cours de l'aperception des phénomènes du monde objectif). Travaillés et cultivés par la pensée critique, ils se transforment en connaissance scientifique et philosophique¹⁸. La vraie vie du langage, dit Potebnja, réside dans son utilisation par l'individu et se compose de la somme des différents actes de parole ; de ce point de vue, le même mot employé par des personnes différentes sera différent. Le mot est un *acte* de pensée. La thèse humboldtienne selon laquelle « parler signifie relier sa pensée individuelle avec la pensée commune du peuple et de toute l'humanité » devient chez Potebnja la thèse suivante « parler signifie ajouter, par un acte individuel de pensée, des changements microscopiques à ceux qui se sont accumulés lors de milliards d'actes de pensée ».

Potebnja développe à sa manière la thèse humboldtienne des langues dotées de forme en disant que le matériau langagier gardé dans la mémoire n'est pas une masse chaotique, mais qu'il est ordonné et distribué en rubriques, les catégories grammaticales, qui sont des formes nécessaires de la pensée. Avant d'acquérir des connaissances scientifiques sur le monde, nous en acquérons au cours de notre enfance une connaissance grammaticale, et nous utilisons par la suite ces formes grammaticales. Potebnja définit le mot comme « union du son et de la signification » à laquelle s'ajoute parfois un troisième élément, à savoir la forme interne. Le mot est pour lui une synthèse de trois éléments : la forme externe, c'est-à-dire, le son

(p. 38) articulé [*členorazdel'nyj*], le contenu [*soderzhanie*], qui est objectivé [*ob"ektiruemojé*] par le son, et la forme interne, le moyen par lequel est exprimé le contenu¹⁹. Dans les langues flexionnelles, le mot, en plus du son, de la signification et de la représentation, possède une signification formelle, ou signification grammaticale²⁰.

Chez Potebnja, l'admiration pour les langues dotées de forme se transforme en une recherche de preuves de la supériorité de ces langues. D'après lui, dans les langues dotées de forme, on dépense si peu d'énergie à penser la forme grammaticale, en dehors de celle qui est nécessaire pour penser le contenu lexical, que le contenu et la forme grammaticale constituent un seul *acte de pensée* et existent dans notre esprit comme une seule totalité²¹. Parler une langue « dotée de forme » signifie systématiser sa pensée en la classant par rubriques. « Cette classification des images et des concepts ne nous coûte rien, affirme Potebnja, si nous utilisons une langue indo-européenne » car « dans leur capacité d'économiser la force mentale, les langues indoeuropéennes représentent un moyen parfait de l'évolution mentale. Le reste de la force conservée par le mot se trouve inévitablement un autre usage, en renforçant notre désir de nous élever au-dessus de la signification la plus proche du mot. Notre enfant, qui a appris à utiliser correctement les formes grammaticales, a un avantage par

rapport à un philosophe qui utilise une langue moins commode pour la pensée. »²² L'énergie de la pensée qui n'est pas employée pour penser la forme grammaticale, se dirige vers d'autres sphères où elle est utilisée pour élaborer de nouveaux points de vue ou de nouveaux modes de pensée. Les langues indo-européennes seraient donc plus commodes pour la pensée.

Dans sa conception de la forme grammaticale, Potebnja avance un principe fort : « La forme grammaticale n'est pas une relique, semblable à une momie, de la vie antérieure du mot; au contraire, c'est là que la vie de la pensée dans le mot se manifeste le plus pleinement²³. » Les catégories grammaticales sont considérées par Potebnja comme des rubriques dans lesquelles sont classées nos représentations, ou, plutôt, comme des actes de pensée qui effectuent cette classification. Si un mot change au cours de l'histoire, les parties du discours changent également, puisque l'aperception des qualités dans les parties du discours se modifie. En polémiquant avec la thèse de la « corruption phonétique » du langage soutenue par Max Müller,

(p. 40)

Potebnja affirme qu'«elle [la corruption] ne détruit que ce qu'on lui permet de détruire»²⁴. Nous savons, dit-il, que l'emploi indifférencié de deux formes en vieux russe (comme «znaja» et «znajuči» [deux formes du participe présent «sachant»]) n'est pas la conséquence d'une nécessité physiologique, mais s'explique par une raison psychologique, à savoir l'aspiration inconsciente à former une nouvelle catégorie grammaticale. «La destruction et la naissance des formes (...) dépendent (...) d'une certaine exigence de la pensée²⁵. » Dans la pensée scientifique, dit Potebnja, certaines catégories deviennent désuètes et sont rejetées, et d'autres apparaissent. Il s'agit, d'après lui, d'une «transformation» [pereroždenie], et non pas d'une décadence²⁶. Chez Potebnja, il n'y a donc pas une typologie des langues, mais une hiérarchie selon laquelle les langues indo-européennes sont considérées comme parfaites pour la pensée.

Vers une morphologie énergétiste

En 1901, Ovsjaniko-Kulikovskij consacre un important travail à l'importance de la linguistique scientifique pour la psychologie de la pensée²⁷. C'est en relisant attentivement ces textes que nous nous rendons compte que le sens du terme «psychologique» tel qu'il est conçu par Ovsjaniko-Kulikovskij cache une approche bien différente de celle de Potebnja. L'approche psychologique du langage [psixologija jazyka] implique pour Ovsjaniko-Kulikovskij d'intégrer les acquis de la psychologie expérimentale et de prouver la possibilité même d'appliquer ses méthodes aux recherches sur le langage. C'est pour cette raison d'ailleurs qu'il ne peut plus se contenter des acquis de ses prédécesseurs, notamment de Potebnja, qui se fondaient sur la psychologie descriptive.

Ovsjaniko-Kulikovskij puise, comme nous l'avons dit plus haut, chez Humboldt sa métaphore de *l'Energieia* et l'idée que nous pensons par les catégories de la langue (la métaphore humboldtienne du *cercle* que la langue trace autour de l'individu). Tout en développant ces idées, Ovsjaniko-Kulikovskij critique ses contemporains psychologues. Ils présentent, dit-il, l'être humain comme privé du don de la parole, ce qui les conduit à créer une «psychologie de sourds-muets» où tout, de la transformation des perceptions et des représentations à la formation des concepts, est représenté comme s'effectuant sans le langage, ce qui revient à attribuer à celui-ci un rôle de second plan²⁸.

Ovsjaniko-Kulikovskij part ainsi d'une vision du langage comme activité qui apparaît comme humboldtienne et identique à celle de Potebnja. Pourtant, les

(p. 41)

termes d'«activité», de «travail de l'esprit», d'«énergie», de «force» cachent ici des thèses très différentes. Chez Potebnja, ce ne sont que des expressions métaphoriques²⁹. Ovsjaniko-

Kulikovskij, au contraire, développe la thèse de Humboldt dans une perspective « physique », pourrions-nous dire, à la lumière des développements de la psychologie expérimentale, influencée par le raisonnement énergétique venant de la physique : « Les sciences naturelles modernes considèrent les phénomènes neuro-cervicaux, qui pour une personne représentent des sensations, des sentiments, des actes de volonté [...] comme étant des processus, des activités³⁰. »

En fait, c'est selon lui surtout en dehors de la linguistique que la pensée du langage trouvera la possibilité de se ressourcer, de renouveler la vision du rôle du langage pour l'homme. C'est ainsi qu'il emprunte l'appareil conceptuel de la physique, celui de l'énergétisme. Les quatre points sur lesquels se fonde sa conception du langage sont sa conception de la pensée comme énergie, l'existence de rapports entre conscient et inconscient, l'absence de critères directs de mesure et la nécessité de rechercher des critères indirects. En premier lieu Ovsjaniko-Kulikovskij définit donc la pensée comme énergie : « Le langage (la parole) est une fonction psychique, et sous les termes grammaticaux tels que sujet, prédicat, attribut et parties du discours, il faut comprendre des actes de pensée. La pensée est une énergie, et ses différents actes peuvent être réduits aux différentes manifestations de l'énergie. »³¹ Selon lui, l'énergie psychique a deux formes, *consciente* et *inconsciente* qui existent dans deux sphères différentes du psychisme, la conscience et l'inconscient. Le trait caractéristique du travail mental, dit Ovsjaniko-Kulikovskij, consiste dans le fait qu'il fonctionne de deux façons : premièrement en dépensant de la force et deuxièmement en l'économisant. Il y a, enfin, des processus psychiques qui en dépensent et en économisent en même temps³². Les processus de pensée qui économisent de l'énergie sont ceux qui ont lieu dans la sphère inconsciente³³. Il ne fait plus aucun doute, pour Ovsjaniko-Kulikovskij, que dans l'inconscient a lieu un immense travail de pensée, allant des associations les plus simples jusqu'aux déductions et aux intuitions scientifiques complexes. En outre, il est évident selon lui que le travail réalisé dans l'inconscient n'est pas une dépense, mais une conservation d'énergie qui se réalise automatiquement et qui n'attire pas l'attention.

Le symptôme et la mesure de la dépense d'énergie est l'attention, un processus psychique qui appartient à la sphère de la conscience. L'attention est en effet un travail de pensée qui consiste dans le fait de retenir dans la conscience les représentations, les concepts et autres processus de pensée qui se réalisent dans notre esprit. Ovsjaniko-Kulikovskij propose la formule suivante : « La quantité de travail de la conscience peut se déterminer par l'intensité de l'attention et par le degré de fatigue³⁴. » « Cependant, dit Ovsjaniko-Kulikovskij, cette définition n'est pas applicable à la

(p. 42)

sphère de l'inconscient »³⁵. La mesure du travail inconscient est son apport à la conscience. Nous ne pouvons juger, dit-il, de cette activité inconsciente que par ses résultats qui se reflètent dans la conscience : s'ils y sont reflétés, cela signifie que la force accumulée s'est libérée pour une activité nouvelle qui se transporte maintenant dans la conscience, et à partir de ce moment, nous pouvons juger de la quantité et de la qualité de la force libérée. « Énergie psychique », « dépense d'énergie », « économie d'énergie », tous ces termes nous signalent un passage vers un nouvel ensemble conceptuel, très différent, comme on le verra, de Humboldt, de Steinthal et de Potebnja. À partir de cette vision énergétiste du langage, la seconde thèse humboldtienne des langues dotées de forme, développée par Potebnja, sera transposée dans le discours de la physique énergétique.

Les parties du discours comme « actes de pensée »

« La question de la nature du langage renvoie à celle de la nature du mot », écrit Ovsjaniko-Kulikovskij³⁶. Son exposé sur le fonctionnement du langage commence par l'analyse du mot,

ce dernier étant conçu comme un « acte psychique »³⁷ et un « acte de pensée »³⁸. Tout comme pour Potebnja, Kant est une référence explicite pour Ovsjaniko-Kulikovskij. Il adopte dès le début un point de vue kantien ; en effet, il dit que nous distinguons d'un côté, les *objets* (choses et êtres) et de l'autre, leurs *qualités*, et que ces qualités sont les impressions que nous recevons des objets par l'intermédiaire de nos organes sensoriels. Il s'intéresse ici à un processus complexe d'aperception des représentations, des concepts et des autres actes psychiques, par les catégories grammaticales: « Ces catégories, à savoir les parties du discours et les membres de la proposition, nous les acquérons dès notre enfance et elles deviennent pour nous de vraies formes de pensée *a priori* au sens kantien³⁹. »

Les trois parties du discours, participe, adjectif et verbe, par exemple, parlent des qualités des objets, mais elles représentent tout simplement la relation de la qualité et de l'objet dans la pensée. De ce point de vue, écrit Ovsjaniko-Kulikovskij, le verbe est la partie du discours ou la forme de pensée qui représente les qualités comme produites par l'activité de l'objet. Nous nous imaginons que la qualité est un produit de l'activité de l'objet, mais, puisqu'elle est un produit, nous l'attribuons de nouveau à l'objet, nous la considérons comme une qualité qui y demeure passivement. Ici, l'idée que l'objet produit la qualité se combine avec l'idée qu'il possède cette qualité, et la forme de pensée ainsi obtenue s'appelle participe.

Ovsjaniko-Kulikovskij dégage deux conditions de l'existence du mot : d'une part un organisme humain doté du langage articulé, d'un système nerveux central (p. 43)

et d'un cerveau, d'autre part un psychisme humain doté d'une sphère mentale développée⁴⁰. Sa définition du mot révèle l'influence de la psychologie expérimentale. Il définit le mot comme « l'association du contenu (représentation, concept) donné dans le « point clair de la conscience », avec un complexe sonore qui se reflète entre les deux seuils [de la conscience], avec la forme grammaticale qui, se trouvant dans la sphère inconsciente, aperçoit le contenu au moyen d'une catégorie grammaticale [adjectif, substantif]⁴¹. » Le langage en général, poursuit Ovsjaniko-Kulikovskij, nécessite un sujet parlant chez qui les mouvements articulatoires des organes de parole se combinent aux effets sonores produits par ces mouvements. Autrement dit, il est nécessaire de posséder cette sphère du psychisme qui se compose de la conscience avec son seuil et le vaste domaine de *l'inconscient* où ont lieu de nombreux actes de pensée et où se conservent les associations psychiques, y compris celles qui forment le langage.

L'organisation psychologique du mot

Ovsjaniko-Kulikovskij partage donc la thèse de Potebnja d'après laquelle les langues indo-européennes constituent un moyen parfait de travail mental dans la mesure où elles sont dotées *de forme*. À la lumière des acquis de la psychologie expérimentale, il trouve à cette thèse de nouveaux arguments. Il propose de concevoir les quatre éléments du mot dégagés par Potebnja, à savoir la forme sonore, la signification, la forme grammaticale et la représentation (ou forme interne) comme une suite de processus psychologiques, tout en soulignant que cette division du mot est purement artificielle, puisqu'en réalité, ces éléments forment une totalité indivisible⁴². Cependant, précise-t-il, l'un d'entre eux se reflète dans notre conscience comme le plus important et constitue le but de la parole⁴³. Il découpe le mot en éléments plus petits. Le mot conçu comme processus psychique se déroule d'après lui de la manière suivante. La forme sonore est prononcée presque automatiquement. Ainsi, si l'on considère la forme sonore du mot comme un phénomène purement physiologique (du point de vue de ses caractéristiques acoustiques et articulatoires), on ne comprendra jamais sa signification en tant qu'élément du langage. La signification lexicale est le but de la parole. Au moment où nous pensons et parlons, les significations lexicales attirent presque la totalité de notre attention

puisque la signification entre dans le point clair de la conscience, tandis que ses autres éléments restent dans l'ombre sans attirer l'attention. La forme interne n'attire presque pas l'attention. Enfin, la forme grammaticale est d'après lui une composante très importante de l'organisation psychologique du langage en général. Quand nous prononçons et pensons *do m* [maison], nous ne percevons pas seulement selon lui (p. 44)

les sons et la signification, mais également la forme grammaticale : nous percevons, ou plutôt, nous « sentons mentalement », qu'il s'agit d'un substantif masculin singulier au nominatif, et pour le sentir, nous avons recours à notre « conscience grammaticale naturelle »⁴⁴.

Une formule morphologique du progrès du langage

Le mot pris en dehors de la parole-pensée [*reč-mysl'*] n'a pas, selon Ovsjaniko-Kulikovskij, de forme syntaxique, ce qui ne le prive pas pour autant de forme grammaticale. Les formes grammaticales se distinguent par leurs affixes typiques. Pourtant, dans les langues en progrès [progressirajuščie jazyki], se fait vivement sentir l'aspiration à éliminer les affixes et plusieurs mots se trouvent privés de ces indices d'appartenance aux catégories grammaticales. Mais ceci ne signifie pas que dans ces mots, il n'y a pas de formes grammaticales, elles sont simplement dépendantes des formes syntaxiques⁴⁵. On retrouve donc, bien présent chez Ovsjaniko-Kulikovskij, l'idéal des langues dotées de forme, d'inspiration humboldtienne et potebnienne, qu'il appelle des « langues en progrès ». Petit à petit se met en place une image idéalisée des langues indo-européennes, considérées non seulement comme ayant atteint le degré le plus élevé d'évolution, mais possédant un *potentiel d'évolution* plus grand que les autres langues.

Ce qui est cherché dans l'analyse « énergétique » du mot développée par Ovsjaniko-Kulikovskij, c'est une preuve supplémentaire du potentiel évolutif des langues indo-européennes qui, en termes physiques, aident à économiser l'énergie mentale. Voici comment il définit cette économie en termes énergétistes. Pour penser la forme sonore, dit Ovsjaniko-Kulikovskij, nous ne dépensons presque pas d'énergie. Chez une personne qui pense sans parler, la dépense est égale à zéro⁴⁶. Les sons des mots sont perçus passivement par la conscience, ils la traversent sans l'atteindre, à tel point que parfois, par exemple dans une discussion animée, nous ne remarquons pas du tout les sons que nous produisons. Cependant, cela ne signifie pas que les sons sont exclus de la conscience : il suffit de se tromper dans l'accord ou dans l'accent pour que la présence de la forme sonore se découvre et requière plus d'attention : la forme sonore « glisse sur sa surface, tout en restant toujours prête à y revenir » et nous dépensons pour la penser deux dixièmes de l'énergie⁴⁷ que nous dépensons pour penser le mot. La signification est l'élément qui occupe la place la plus importante dans la conscience (huit dixièmes, calcule-t-il). Quand nous prononçons *dom*, c'est dans la conscience que se reflète avant tout la signification de ce mot, en définissant le point vers lequel «se dirige presque toute l'énergie de la pensée». Le processus consistant à penser les significations lexicales qui se déroulent dans le point clair de la conscience s'accompagne d'une certaine dépense d'énergie⁴⁸. La

(p. 45)

représentation (forme interne) ne prend que très peu de place dans la conscience, affirme Ovsjaniko-Kulikovskij. Ce n'est que dans la poésie, quand nous recourons à toutes sortes de métaphores et de comparaisons, procédés nécessaires pour faire revivre les images dans la conscience, que nous dépensons un peu plus d'énergie pour la penser. La forme grammaticale est le processus mental qui a lieu loin du point clair de la conscience et qui n'attire pas l'attention. Elle n'encombre pas la conscience, dit Ovsjaniko-Kulikovskij, car nous en avons une conscience instinctive (dans notre langue maternelle), mais elle n'en est toutefois pas exclue, car il suffit qu'on se trompe pour que le travail caché de la pensée grammaticale

resurgisse⁴⁹. « Quand le langage est acquis et est devenu le moyen habituel de la pensée, l'aperception grammaticale⁵⁰ se concentre dans la sphère inconsciente tout en gardant avec la conscience un 'lien vivant' et une communication constante'⁵¹. »

Le recours à ce nouvel ensemble conceptuel, celui de l'énergie, lui permet d'illustrer en termes énergétiques la thèse de la supériorité des langues dotées de forme : « En pensant à l'aide de cette langue [une langue dotée de forme] qui fonctionne automatiquement [la langue maternelle], l'homme ne dépense pas-du tout, ou alors un minimum, de force mentale pour l'articulation, ni pour la forme sonore [...], ni pour la forme grammaticale des mots⁵². » il ne nous est pas facile, ajoute-t-il, de percevoir et d'apprécier la signification psychologique des processus inconscients et semi-inconscients de notre esprit. Mais ils ont une importance fondamentale dans l'économie de notre psychisme. Par exemple, la forme grammaticale, transposée dans la conscience, exigerait un travail immense. Et c'est à ce moment qu'Ovsjaniko-Kulikovskij recourt à des mesures indirectes pour mesurer le travail inconscient. On se rend compte, explique-t-il, du travail immense de l'aperception grammaticale, d'habitude *inconscient*, lorsqu'on le « transpose dans la conscience », quand on nous enseigne à décomposer la proposition en ses membres. Cette décomposition est difficile justement parce nous devons rendre *conscientes* les formes grammaticales *inconscientes*. Sa conclusion coule de source : « Le caractère inconscient des formes grammaticales est la condition nécessaire de la libération de la force mentale accumulée par elles⁵³. » L'énergie économisée sera employée pour développer le contenu.

Le renversement de la hiérarchie de la flexion

D'après Ovsjaniko-Kulikovskij, le travail complexe de pensée destiné au perfectionnement des significations des mots et à la création des nouveaux concepts, est un travail mental énergétique et intensif⁵⁴. La forme grammaticale (conçue comme un processus psychique) devient, avec l'évolution des langues, un outil plus parfait de conservation et d'accumulation de force mentale. Dans les langues privées de forme

(p. 46)

(le chinois), ajoute-t-il, le travail de la pensée se concentre sur la création des propositions consistant à disposer les mots dans un ordre déterminé. Le travail mental exige énormément d'énergie, autrement dit, une quantité plus importante d'énergie doit se libérer des différentes sphères de l'inconscient. D'où, dans les langues nouvelles⁵⁵, une complexification des catégories syntaxiques et morphologiques, et leur passage dans les « profondeurs de l'inconscient » : « Nous remarquons que les processus grammaticaux, qui habituellement ont lieu dans la sphère inconsciente, s'éloignent toujours plus loin du "seuil de la conscience.⁵⁶ » C'est l'évolution, affirme Ovsjaniko-Kulikovskij, qui a conduit les langues indo-européennes à un niveau où les formes grammaticales sont des rubriques qui nous « aident à penser⁵⁷ ». L'énergie employée autrefois pour penser la forme grammaticale l'est actuellement pour une activité supérieure, scientifico-philosophique et artistique. Il s'agit ici tout simplement d'un raisonnement inspiré de la loi de la conservation de l'énergie : la somme totale de l'énergie ne change pas, mais ses proportions. Dans cette optique, conclut Ovsjaniko-Kulikovskij, la forme grammaticale des langues nouvelles est beaucoup plus *formelle*, c'est-à-dire *parfaite*, que celle des langues anciennes, où elle était « trop proche de la conscience » et « pénétrait facilement dans le contenu des mots en déterminant leur sens matériel ». « Les processus articulatoires, par leur essence même, ne peuvent pas se situer loin de la conscience, et dès lors dépensent toujours de l'énergie, et il est évident que dans le but d'économiser l'énergie, la forme sonore des mots doit se simplifier, devenir de plus en plus courte. Ceci expliquerait le passage de l'abondance et de la complexité des formes sonores des langues anciennes à une simplification

des langues nouvelles, laquelle se manifeste dans le processus d'élimination des terminaisons des cas⁵⁸. »

Ovsjaniko-Kulikovskij présente comme inversement proportionnelle la relation entre l'évolution de la forme sonore des langues et leur forme grammaticale : « Avec le développement des langues et le progrès de la pensée, phénomènes complètement liés au perfectionnement, la forme sonore des mots se simplifie ; au contraire, le côté syntaxique et les catégories morphologiques qui y sont liées se complexifient et s'enrichissent⁵⁹. » Schleicher, dit Ovsjaniko-Kulikovskij, en parlant de la « décadence » du langage, avait considéré uniquement la forme externe et sonore des mots (Lautkörper)⁶⁰. En d'autres termes, au processus extérieur de décomposition ne correspond point un processus parallèle dans l'organisation interne du langage : « Pourquoi les changements phonétiques, l'abandon de terminaisons, la simplification des formes externes doivent-ils absolument être conçus comme "dégénérescence"⁶¹? » Selon lui, il s'agit au contraire d'un processus de perfectionnement des formes sonores,

(p. 47)

dans le sens d'une plus grande commodité, qui vise à une dépense d'énergie moindre pour les articuler. L'énergie économisée sera employée pour penser le contenu. Il présente donc les formes plus courtes (« had » en anglais par opposition à « habaidedeima » en gothique) comme plus parfaites, puisqu'elles expriment le même contenu avec des moyens moins importants⁶². Ovsjaniko-Kulikovskij aurait pu formuler ainsi sa conclusion : nous avons progressé parce que nos ancêtres parlaient dès le début une langue dotée de forme. Notons qu'Ovsjaniko-Kulikovskij reste allusif sur plusieurs points et ne donne pas d'exemples de ses thèses. Néanmoins, il y a bien dans ses différents écrits un fil rouge qui relie les descriptions éparses de l'évolution des langues indo-européennes : c'est le principe d'économie d'énergie qui selon lui sous-tend le fonctionnement du langage. Son approche énergétiste du langage apporte à la fois de nouveaux éléments contre l'admiration pour les langues anciennes en expliquant l'évolution des formes sonores selon le principe d'économie d'énergie et trouve une explication de la supériorité des langues dotées de forme grammaticale.

« D'Energie à d'énergie », tel a été, comme notre titre l'indique, le chemin parcouru par Ovsjaniko-Kulikovskij. Ce parcours, qui constitue l'originalité de sa conception et explique les différences entre sa conception du langage et celles de Humboldt et de Potebnja, nous permet en même temps de nous rendre compte de l'évolution qu'a suivie l'approche psychologique en linguistique. Nous avons plusieurs fois insisté sur le fait que le terme même de « psychologique » a changé de sens durant les trente ans qui séparent les écrits de Potebnja de ceux d'Ovsjaniko-Kulikovskij qui s'inspirait de l'énergétisme en sciences humaines de son époque. L'évolution qu'ont suivie deux thèses humboldtiennes dans la conception d'Ovsjaniko-Kulikovskij illustre la manière dont s'est effectué l'emprunt de l'ensemble conceptuel de l'énergie et d'économie d'énergie en linguistique. Notons que nous retrouvons ces termes à la même époque chez Jespersen qui soulignait explicitement son désir de traduire la terminologie humboldtienne dans le langage de la physique contemporaine.

L'analyse qui précède nous porte à nous interroger sur la place d'Ovsjaniko-Kulikovskij dans le courant psychologique issu de la pensée humboldtienne. Le dessein d'Ovsjaniko-Kulikovskij était de décrire le rôle du langage dans l'évolution de l'homme, selon la tradition de Humboldt et de Potebnja, et c'est ici que se découvre une contradiction entre son projet de décrire le langage et son parti pris pour les langues indo-européennes, par ailleurs les seules langues qu'il connaissait, à l'exception de l'hébreu. Ovsjaniko-Kulikovskij maintient la thèse humboldtienne du langage comme activité et celle des langues dotées de forme. Mais, en désirant moderniser Humboldt et Potebnja et trouver de nouvelles preuves à leurs thèses, il s'écarte d'eux. Paradoxalement, si nous trouvons chez Humboldt un émerveillement devant la diversité des langues humaines, citée dans le titre de son livre sur le

kavi, l'énergétisme amène Ovsjaniko-Kulikovskij à concevoir une très stricte hiérarchisation des langues.

¹ Voir à propos de cette période de sa vie : Ovsjaniko-Kulikovskij, *Vospominanija* [Mémoires], Petrograd, 1923, p. 34-35.

² *Ibid.*, p. 76.

³ J. Darmesteter, lettre à Ovsjaniko-Kulikovskij de 1883, Archives de la Maison Pouchkine, Saint-Pétersbourg, fond 210, opis' 1a, p. 1, verso.

⁴ Cette méconnaissance s'explique d'abord par le fait que durant la période soviétique on parle du «psychologisme» de l'auteur que l'on taxe d'idéalisme. On le présente ensuite comme membre de l'école de Kharkov et sa conception syntaxique est assimilée à celle d'A.A. Potebnja (1835-1891). Nous pourrions ajouter à ces raisons le fait qu'en 1917 Ovsjaniko-Kulikovskij, rédacteur du *Messageur de l'Europe*, soutient le Gouvernement provisoire.

⁵ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Nauka o jazyke, ee zadači i ee buduščee* [La science du langage, ses tâches et son avenir], in *Russkaja mysl'* [La pensée russe] 1/1888, p. 184-199, ici p. 187.

⁶ Wilhelm von Humboldt, « De l'origine des formes grammaticales et de leur influence sur le développement des idées » (1827), in : W. von Humboldt, *De l'origine des formes grammaticales suivi de Lettre à M. Abel Remusat*, trad. française, Bordeaux, 1969, p. 13-57, ici p. 23.

⁷ La pensée de Potebnja a fait l'objet de nombreux ouvrages. L'analyse que nous développons ici est proposée dans le but d'exposer de manière cohérente les différences entre Potebnja et Ovsjaniko-Kulikovskij. Pour ce qui est de l'analyse détaillée de la méthodologie de Potebnja, voir M.G. Jaroševskij, *Filosofskie vzgljady A.A. Potebni* [Les opinions philosophiques d'A.A. Potebnja], in *Zapiski Akadernii Nauk SSSR, serija literatury i jazyka*, vol. II, fasc. 5/1946, p. 145-157 ; du même, *Ponjatie vnutrennej formy slova u A.A. Potebni* [Le concept de forme interne chez A.A. Potebnja], in *Izvestija Akadernii Nauk SSSR, otdelenie literatury i jazyka*, vol. V, fasc. 5/1946, p. 395-399 ; Fedot Petrovič Filin, *Metodologija lingvističeskix issledovanij A.A. Potebni* [La méthodologie des recherches linguistiques d'A.A. Potebnja], in *Jazyk i myšlenie III-IV/1935*, p. 121-160 ; Jacqueline Fontaine, *A.A. Potebnja, figure de la linguistique russe du XIX^e siècle*, in *Histoire-Épistémologie-Langage 17/II*, 1995, p. 95-111 ; P. Sériot, *Une syntaxe évolutive : l'opposition verbo-nominale et le progrès de la pensée chez A. Potebnja*, in *Histoire de la syntaxe - Modèles linguistiques XXIII-1/2002*, p. 41-53.

⁸ Aleksandr Afanas'evič Potebnja, *Mysl' i jazyk* [La Pensée et le Langage] (1862), Kiev, ³1993, p. 10.

⁹ *Ibid.*, p. 39.

¹⁰ *Ibid.*, p. 7.

¹¹ « "Dux" (esprit) dans le sens de l'activité cognitive consciente », écrit Potebnja, *ibid.*, p. 37.

¹² *Ibid.*, p. 42.

¹³ *Ibid.*, p. 27.

¹⁴ *Ibid.*, cité d'après Ovsjaniko-Kulikovskij, *A.A. Potebnja, kak jazykoved-myslitel'* [A.A. Potebnja comme linguiste penseur], Kiev, 1893, p. 13.

¹⁵ Potebnja, *Mysl' i jazyk, op. cit.*, p. 155.

¹⁶ *Ibid.*, p. 38.

¹⁷ *Ibid.*, p. 120-121.

¹⁸ *Ibid.*, cité d'après Ovsjaniko-Kulikovskij, *A.A. Potebnja, kak jazykoved-myslitel'*, *op. cit.*, p. 13.

¹⁹ *Ibid.*, p. 124. Potebnja propose plusieurs définitions de la forme interne du mot, un des *leitmotive* de sa conception de l'évolution du langage, dont nous citerons la plus courante : le sens étymologique, le plus proche [bližajšij] du mot, qui témoigne du lien de causalité entre son sens primitif et le sens actuel subjectif du mot. Ainsi par exemple « annum » (salaire) signifiait en latin « ce qui est payé pour toute l'année ». Pour un examen plus approfondi de la conception potebnienne de la «forme interne» du mot, voir M. G. Jaroševskij, *Ponjatie vnutrennej formy slova u A.A. Potebni* [Le concept de forme interne chez A.A. Potebnja], *op. cit.* ; E. Simonato Kokochkina, *Les propositions impersonnelles vues par les représentants du courant psychologique en Russie, A.A. Potebnja et D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij*, in *Cahiers de l'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage 12*, p. 123-135.

²⁰ La «forme grammaticale» [grammaticeskaja forma], ou «signification grammaticale» [grammatičeskoe značenie] est chez Potebnja un élément du mot qui exprime son appartenance à une catégorie grammaticale (substantif, adjectif, verbe, etc.).

- ²¹ Potebnja, *Iz zapisok po rusškoj grammatike* [Notes sur la grammaire russe] (1874), vols. I-II, Moscou, 1958, p. 27.
- ²² *Ibid.*, p. 27.
- ²³ *Ibid.*, p. 56.
- ²⁴ *Ibid.*, p. 56.
- ²⁵ *Ibid.*, p. 57.
- ²⁶ *Ibid.*, p. 66.
- ²⁷ Ovsjaniko-Kulikovskij, O značenii naučnogo jazykoznanija dlja psixologii mysli [De l'importance de la linguistique scientifique pour la psychologie de la pensée], in *Zapiski Imperatorskogo Xar'kovskogo universiteta* 2/1901, p. 1-16 ; repris in *Sobranie sočinenij* 6/1910, p. 42-60, ici p. 47. L'article reproduit en fait sa leçon inaugurale prononcée à l'université de Kharkov le 17 janvier 1901.
- ²⁸ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Jazyk i iskusstvo* [Le langage et l'art], Saint-Pétersbourg, 1895, p. 12.
- ²⁹ Ce n'est pas uniquement notre opinion, mais aussi celle de T.I. Rajnov, spécialiste de l'œuvre de Potebnja. Voir T. I. Rajnov, *A.A. Potebnja*, Petrograd, 1924, p. 90.
- ³⁰ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Očerki nauki o jazyke* [Notes sur la science du langage], in *Russkaja mysl'* 12/1896, p. 1-32, ici p. 6.
- ³¹ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Jazyk i iskusstvo*, *op. cit.*, p. 32.
- ³² Ovsjaniko-Kulikovskij, O značenii naučnogo jazykoznanija dlja psixologii mysli, *op. cit.*, p. 47.
- ³³ *Ibid.*, p. 47.
- ³⁴ *Ibid.*, p. 48.
- ³⁵ *Ibid.*, p. 48.
- ³⁶ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Vvedenie v nauku o jazyke* [Introduction à la science du langage] (1906-1907), 61 pages, manuscrit, Archive de la Maison Pouchkine, fond 211, registre 1, doc. 1, p. 5.
- ³⁷ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Očerki nauki o jazyke*, *op. cit.*, p. 27.
- ³⁸ Ovsjaniko-Kulikovskij, O značenii naučnogo jazykoznanija dlja psixologii mysli, *op. cit.*, p. 44.
- ³⁹ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Rukovodstvo k izučeniju sintaksisa russkogo jazyka* [Manuel pour l'étude de la syntaxe russe] (1907), 2^e éd., Moscou, 1909, p. 12.
- ⁴⁰ Ovsjaniko-Kulikovskij, O značenii naučnogo jazykoznanija dlja psixologii mysli, *op. cit.*, p. 45.
- ⁴¹ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Sintaksis russkogo jazyka* [La syntaxe russe], Saint-Pétersbourg, 1902, p. 7.
- ⁴² Ovsjaniko-Kulikovskij, *Jazyk i iskusstvo*, *op. cit.*, p. 37.
- ⁴³ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Rukovodstvo k izučeniju sintaksisa russkogo jazyka*, *op. cit.*, p. 8. « Chacun de nous peut facilement l'observer en soi-même », y affirme-t-il.
- ⁴⁴ *Ibid.*, p. 8.
- ⁴⁵ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Sintaksis russkogo jazyka*, *op. cit.*, p. 8.
- ⁴⁶ Ovsjaniko-Kulikovskij, O značenii naučnogo jazykoznanija dlja psixologii mysli, *op. cit.*, p. 50.
- ⁴⁷ Nous n'avons pas pu trouver comment Ovsjaniko-Kulikovskij arrive à ces calculs.
- ⁴⁸ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Rukovodstvo k izučeniju sintaksisa russkogo jazyka*, *op. cit.*, p. 9.
- ⁴⁹ *Ibid.*, p. 10.
- ⁵⁰ Ovsjaniko-Kulikovskij définit l'aperception grammaticale comme « aperception d'un contenu donné par une catégorie syntaxique ».
- ⁵¹ Ovsjaniko-Kulikovskij, O značenii naučnogo jazykoznanija dlja psixologii mysli, *op. cit.*, p. 45.
- ⁵² *Ibid.*, p. 52.
- ⁵³ *Ibid.*
- ⁵⁴ *Ibid.*, p. 53.
- ⁵⁵ Ovsjaniko-Kulikovskij appelle « nouvelles » les langues indo-européennes modernes, notamment le français et l'allemand. Notons une fois de plus que les langues indo-européennes constituent son seul corpus.
- ⁵⁶ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Sintaksis russkogo jazyka*, *op. cit.*, p. 23.
- ⁵⁷ Ovsjaniko-Kulikovskij, O značenii naučnogo jazykoznanija dlja psixologii mysli, *op. cit.*, p. 52.
- ⁵⁸ *Ibid.*, p. 53-54.
- ⁵⁹ Ovsjaniko-Kulikovskij, O značenii naučnogo jazykoznanija dlja psixologii mysli, *op. cit.*, p. 53.

⁶⁰ Ovsjaniko-Kulikovskij, Bopp i Šlejxer (èpizod it istorii nauki o jazyke) [Bopp et Schleicher. Un épisode de l'histoire de la science du langage], in : *Žizn'* XI/1900, p. 284.

⁶¹ *Ibid.*, p. 285.

⁶² *Ibid.*